

**DOMINIQUE MAZUET**

# **LES VEAUX ET LES CHOSES**



**ÉDITIONS DELGA - PARIS**



# *Les veaux et les choses*

*L'écologisme stade ultime du capitalisme ?*

« Avec l'écologisme,  
l'ennemi n'est plus le capitalisme,  
c'est... nous tous »

Dominique Pagani

## *Une doctrine politique ?*

La position idéologique que revendiquent les tenants de l'écologie politique, résulte d'une série de postulats qui pour être rarement explicités n'en sont pas moins déterminants et constituent un corps de doctrine cohérent qui lui donne son véritable sens *politique*. Ce contenu doctrinaire implicite est rarement appréhendé par ses adeptes qui, comme la plupart des militants de base de la plupart des organisations politiques, adhèrent de manière spontanée en se fondant sur une vulgate qu'ils intériorisent sur le mode d'appropriation individuel de « lieux communs » plus ou moins communément partagés. L'objet de cette brochure est de faire l'analyse critique de cet arrière plan idéologique et de l'explicitier avec ses conséquences politiques *effectives*.

En préambule, nous observons donc que l'écologie politique repose sur une théorie qui se résume à une pétition de principe affirmant que :

-Le développement économique, c'est à dire la production historique par la nature humaine de la nature « humanisée » s'avère destructeur de cette nature et donc auto-destructeur pour l'homme lui-même, issu de cette nature qu'il humanise.

-Ce mouvement et le processus qu'il engendre sont animés par une force productive : celle des produits de l'activité humaine, requis pour sa *subsistance* et sa *reproduction*.

-« *À un certain stade de ce développement* », qui distingue ce moment de l'histoire des périodes antérieures, cette force productive, propre à l'humanité, affecte de manière destructrice « *l'environnement* » de l'humanité.

-Cet *environnement* n'est pas compris comme le milieu « naturel » dans lequel est apparu et où s'est développée l'humanité et comme sa condition immanente. Il est plutôt représenté comme une production de l'homme, résultant d'une médiation abstraite entre l'homme *subjectif* (sujet « actif ») et la nature *objective* (en tant qu'objet de l'action humaine).

-L'*environnement* ainsi défini est celui *de l'homme* et son sens est donné *pour l'homme* dans un rapport où *homme* et *nature*, déjà clairement distingués, deviennent opposables.

-L'*environnement* désigne alors le lieu d'un conflit débouchant sur la *destruction* de la nature humanisée et de l'humanité elle-même.

-Cette *destruction* ne résulte pas d'une conduite autonome et déviante de groupes humains individualisables. Elle est inhérente au développement historique *collectif* de l'homme *générique*, dans son action même de *production*, et du fait même de cette production.

-Cette compulsion autodestructrice est indépendante des rapports sociaux contingents à cette production, car elle manifeste une *extériorité*, de la production elle-même et du développement historique qui la détermine, finalement néfastes sinon hostiles à leur propre *environnement*.

-Le caractère destructeur de ce développement est un fait historique, progressif et « émergent », contingent au développement historique de l'activité humaine. C'est pourquoi il demeurait jusqu'ici inaperçu ou négligé, du fait qu'il n'avait pas atteint le stade historique et critique qui requiert désormais une action collective popularisée par l'injonction de « *sauver la Planète* ».

-C'est l'environnement en général (*global*) qui est affecté pour tous et par tous, avec une commune responsabilité de tous (coupables *actifs* ou complices *passifs*).

-C'est pourquoi la *prise de conscience* écologiste s'impose à tous, indépendamment de leur statut et de leur classe sociale et du rapport social de production qui les détermine.

Cette conception écologiste repose donc sur l'expression argumentée d'une position d'ordre ontologique : celle qui doit nier tout en l'affirmant le lien de causalité réciproque, immanent et dialectique, entre l'homme et ce qu'il produit à partir de la nature dont il fait lui-même partie. Cette négation est d'ordre déterminatif, elle détermine le particulier de l'homme en regard de la Nature *en général*. Une telle conception s'impose donc une *séparation de principe* et, pour ne pas rester simplement déclarative, elle doit s'appuyer sur un *principe de séparation*.

## *Le principe de Séparation*

La logique de la conception écologiste repose sur l'identification d'une contradiction dont l'écologisme aura pour vocation théorique de permettre le dépassement pratique. Cette contradiction ne peut se concevoir qu'en identifiant des termes à opposer. Toute la conception écologiste part donc d'une division phénoménologique de l'idée de Nature. Ce principe de séparation s'appuie sur la distinction d'un *pour soi* et d'un *en soi* de la Nature.

Dans cette perspective, au terme d'une lente élaboration<sup>1</sup> le terme *Planète* a fini par désigner le « nouveau paradigme » requis. Sous une forme métonymique, il désigne symboliquement la Nature *essentialisée* (et « mondialisée »). C'est le concept *substantiel* qui permet de représenter la Nature *en soi*. Ce prérequis permet ensuite de poser *l'environnement* comme médiation vers le *pour soi* (pour l'humanité) de cette Nature déterminée comme passive et soumise à l'action de l'homme « *comme maître et possesseur* ».

Jusque là on ne fait guère plus que reprendre le modèle des vieilles antinomies<sup>2</sup>. Pour compléter ce dispositif théorique et lui donner son véritable sens politique et idéologique s'y ajoute une détermination intentionnelle. D'un point de vue phénoménologique, le rapport à la nature est déterminé par une intention immanente. En même temps que cette visée phénoménologique pose les deux termes de la contradiction, elle pose ce qui oppose l'Homme à la Nature (la nature *pour soi* à la nature *en soi*). C'est ce qui conditionne la thèse fondamentale : l'Homme se distingue (autrement dit se sépare) de la Nature par sa tendance exogène et *in fine* pathogène à l'encontre de la dite Nature.

Pour devenir une doctrine politique, l'écologisme ne peut se limiter à cette position d'ordre moral, il ne peut exister politiquement qu'en étant une « force de proposition ». À cette fin propositionnelle, le néo-kantisme inaugural des écologistes est complété par un Malthusianisme post-modernisé. La forme tautologique qui aurait pu invalider cette séparation de l'homme et de la nature est ainsi « sauvée » par un

---

1 Planète a remplacé et synthétisé les termes successifs de Nature, Vie sauvage, Environnement, Paysage, etc.

2 Sur le modèle inversé du néo-kantisme relativiste de la fin des années 60 : Nature vs Culture, Individu vs Société, etc. mais pour aboutir au même résultat : la disqualification du *totalitarisme* de *l'Être social* comme argument de légitimation de *l'Être-là* petit-bourgeois.

appendice qu'on peut décrire comme « eschatologique ». Car le principe à l'œuvre, en tant que *destructeur*, consiste en une extrapolation du principe général de séparation qui a été posé préalablement comme immanent. Cette extension s'opère dans le champ historique. Elle consiste à présenter le développement humain comme distinct et *opposé* au *développement* historique « naturel ». Ce qui est alors distingué et disqualifié (comme destructeur) au sein du mouvement général qui anime *naturellement* la *nature*, c'est une nature *propre* à la *production* requise par le développement humain, et plus explicitement : la *nature* de *ce que* l'homme produit (également *séparé* de la nature elle-même).

Cette idéologie opère sous la forme bien connue de toute idéologie : celle « *sous laquelle les hommes prennent conscience d'un conflit et le mènent jusqu'au bout* ». Dans le cadre plus général de l'idéologie de la bourgeoisie, en tant que classe dominante, l'objet de la construction idéologique est toujours de légitimer la domination exercée par cette classe, sous toutes ses formes<sup>3</sup>. Cette légitimation ne peut s'appuyer sur la seule vertu performative de son auto-affirmation, elle doit au contraire légitimer son statut par un rapport causal avec un « conflit extérieur » qui doit également être « antérieur ».

Ce *conflit* est donc très clairement identifié : c'est celui qui oppose l'homme à la nature, en tant que développements historiques *séparés* et contradictoires.

Ce conflit est localisé : le champ de bataille en est l'*environnement*.

### *Les bases de l'écologie politique*

Partant de ces principes et postulats, l'écologie politique peut alors se construire comme suit :

- L'*écologisme* se définit en tant que principe *régulateur* et opposé au principe *destructeur* introduit par l'activité humaine de production, au sein du processus général de développement « naturel ».
- La *détermination politique* de ce principe *écologiste* (appliqué au réel de l'économie) est alors de combattre, par des voies

---

3 C'est ainsi par exemple que dans le domaine économique, les économistes vulgaires se caractérisent par leur souci commun de légitimer le libéralisme, y compris dans leurs propositions réformistes, à l'instar de Piketty dont la solution de « taxe financière mondialisée » est une forme institutionnelle « achevée » de légitimation de la finance.



- revendiquées comme politiques, la détermination auto-destructrice de cette production de la nature humanisée,
- L'*objectif* de cette *politique* est de rendre « durable » cette production (ce « développement ») au delà de l'horizon « catastrophique » inscrit dans ce processus d' « humanisation productiviste » de la nature.
  - La *finalité* d'une telle *politique écologiste* est d'épargner à la nature les dommages désastreux et « irrémédiables » produits « en son sein » par les modalités concrètes et autodestructrices spontanément adoptées par le processus de développement de l'humanité.

Les adeptes de ce corps de doctrine se sont agrégés progressivement en groupes de pression puis en partis politiques, dûment constitués, présents aux échéances électorales, avec un thème fédérateur « la défense de l'environnement », auquel s'est ajouté plus récemment une nouvelle « urgence » : le « réchauffement climatique », désormais plus comminatoire que la lutte contre la pollution et le gaspillage des ressources naturelles.

Dans le contexte idéologique français l'écologie politique, apparue dans la période de première frustration soixante-huitarde, ne portait initialement aucune connotation politique « traditionnelle ». Elle se revendiquait consensuellement « ni de gauche, ni de droite ». Elle se présentait comme un « ailleurs », comme un « pas de côté », et annonçait proposer une *alternative nouvelle et moderne*, susceptible de ringardiser le *traditionnel* clivage gauche/droite (hérité de la Révolution). L'écologie politique se proposait donc de dépasser le vieux dualisme historique, fondé sur sur les critères sociaux et les rapports de classe déterminés par le processus de production. On observera à cet égard qu'elle s'inscrivait dans un mouvement plus général tendant à une confusion idéologique de plus en plus troublante entre « Droite » et « Gauche ». Cette orientation qu'on pourrait qualifier d' « ambidextre » se répand en effet dans la classe politique à partir de la fin des années 60 en même temps qu'émergent les concepts d'écologie politique et de *société de consommation*. On voit donc comment et pourquoi, pour « donner du sens » au débat politique et y « refonder de nouvelles convictions », la définition d'un nouveau principe de *séparation* devenait *nécessaire*. Il fallait de nouveau distinguer ce qui était devenu indistinct. Il fallait

sortir de la confusion qui s'étendait et se généralisait depuis qu'on avait jeté aux « poubelles de l'histoire » la vieille *séparation* marxiste en *classes sociales* qui déjà pourtant qualifiait le rapport dialectique de l'humanité avec le monde de sa production.

La « cause occasionnelle » qui va promouvoir enfin le statut politique de l'écologie est évidemment contingente au développement historique des rapports sociaux de production. C'est précisément en cette période de « fin des trente glorieuses » qu'on assiste en effet en France<sup>4</sup> à la « disparition » de la classe des prolétaires, fondue dans le chaudron des alchimistes libéraux, pour y produire un alliage social nouveau. Les classes naguère encore diverses et opposées s'y confondent en une même substance homogène, miraculeusement stable et résistante aux agressions du libéralisme décomplexé. C'est un nouvel *organisme* engendré sur le modèle d'un « OGM social », spontané, mondialisé et désormais connecté, destiné à assumer le « *partage de la valeur* » aussi bien que de procurer le « *bonheur d'être enfin soi* ».

À ces *classes moyennes* « émergentes », il fallait une idéologie *ad hoc*, homogène dans sa cohérence et sa modernité à ce nouveau système de représentation sociale. C'est ainsi que le *sociétal* s'est substitué au *social*. C'est ainsi qu'en tant que « *compendium encyclopédique* » du « désir d'avenir » inauguré par la société de consommation « pour tous », l'écologie va gagner ses lettres de noblesses épistémologiques et politiques. C'est ainsi qu'à la séparation des classes sociales désormais abolies, va se substituer la séparation écologique : du tri sélectif à la sobriété heureuse en passant par les portails ecotaxes. Cent fleurs vont pouvoir s'épanouir et cent écoles vont rivaliser de créativité rhétorique pour proposer un nouveau partage des « responsabilités » et permettre le refoulement puis l'oubli de l'ancien.

C'est pourquoi l'écologie initialement « apolitique » s'est progressivement revendiquée (majoritairement) comme une composante politique de « la gauche », elle-même devenue « plurielle » dans l'intermède (à partir de son « tournant » mitterando-jospinien). Car cette « coloration » est apparue puis s'est accentuée de manière concomitante et homogène à la dérégulation théorique à gauche. Une vacuité théorique qui marque dès les années 70 les courants *dominants* de la gauche *de gouvernement*, et se répand sur les ruines du programme commun de

---

4 En France comme dans la plupart des pays dits « développés ».

1974. Elle engendrera le *mitterandisme*, puis ses approfondissements successifs : *jospinisme*, *hollandisme*, *vallsisme*, jusqu'au *franc-macronisme* (radicalisation du *strauss-khanisme* purgé de ses affects impopulaires), etc. Au terme de cette purge drastique L'*écologie-socialisme* est né du vieux constat que « la nature a horreur du vide ».

Plus récemment encore cette coloration s'est également teintée d'une forte tonalité *européenne* (notamment du fait du processus électoral spécifique et de son mode de scrutin favorisant tous les courants politiques opportunistes). Cela s'explique par la parfaite convergence idéologique<sup>5</sup> entre les deux projets (écologiste et européen) et leur *identité* d'intérêt attestée par le fait que les écolo-politiciens, désormais euro-politiciens, en tirent d'avantageuses sinécures, des réseaux d'influence *durables* et profitables et des tribunes où ils peuvent prendre des postures d'autant plus véhémentes que d'une parfaite innocuité.

### *Marxisme et écologie*

Dans le *Manifeste*<sup>6</sup> il est rappelé que « *les classes moyennes* » par nature réactionnaires ne deviennent révolutionnaires qu'« *en considération de leur passage imminent au prolétariat* ». Passage au prolétariat que nos sociologues post-modernes vont désigner d'un nouveau terme : le « *déclassement* », très symptomatique de la manière dont ils ont évacué les distinctions *proprement sociales* de classes : selon eux, hors de la classe moyenne... *point de salut* (c'est le déclassement).

Rallier les intérêts de la petite-bourgeoisie à ceux du prolétariat, en anticipant le développement qui va inéluctablement la prolétarianiser a toujours été une directive politique essentielle du communisme (de Marx aussi bien que de Lenine). Le concept marxiste de séparation déterminant la division en classes, et l'antagonisme de classes reconnu comme moteur de la transformation sociale positive se voient opposés, avec le concept de séparation sous-jacent à la théorie écologiste, un

---

5 La construction écoloeuropéenne du « grand marché » des marchandises et des affects.

6 « *Les classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans, tous combattent la bourgeoisie parce qu'elle est une menace pour leur existence en tant que classes moyennes. Elles ne sont donc pas révolutionnaires, mais conservatrices; bien plus, elles sont réactionnaires : elles cherchent à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire. Si elles sont révolutionnaires, c'est en considération de leur passage imminent au prolétariat : elles défendent alors leurs intérêts futurs et non leurs intérêts actuels; elles abandonnent leur propre point de vue pour se placer à celui du prolétariat.* »

« produit de substitution » idéologique qui prétend abolir les antagonismes de classe au profit de leur « dépassement » par l'enjeu environnemental.

Dès lors, pour bien identifier la portée concrète de cet aspect de la doctrine écologiste, il faut rappeler à quoi il s'applique : la production par l'homme de son monde, de son environnement, et de ses conditions de vie ; qu'on considère cette production comme un *travail* ou une *activité*, une *nécessité*, ou une *contrainte* « ontologique », ou même tout cela en même temps ; et partant du principe que c'est bien cela que la *politique* est supposée conduire et organiser, socialement et économiquement. Or la détermination *essentielle* de cette « politique » de l'écologie est de *réguler*, donc d'entraver, de contrecarrer l'action « spontanée » de production (de la nature de l'homme par l'homme), et à tout le moins la transformer (par une réaction contraire) en sorte que le développement induit conserve (ou rétablisse) les « équilibres naturels » (qualifiés d'écologiques) associés à des états *antérieurs* de ce processus de développement.

Cette position politique est donc proprement et explicitement *réactionnaire*. Comme dit le Manifeste elle cherche « à faire tourner à l'envers la roue de l'histoire »<sup>7</sup> et, dans la mesure où on voudrait la confronter au marxisme, elle en est clairement antinomique. Le marxisme se fonde en effet sur le constat de séparation de l'homme avec sa production, mais évidemment pas comme un principe posé a priori et l'opposant à la *Nature* dans une perspective eschatologique (à l'instar de celle présumée par l'écologisme).

Tout au contraire, la critique matérialiste de Marx constate la séparation de l'homme d'avec ce qu'il produit comme un *résultat* contingent au rapport social de production capitaliste et comme une aliénation. Le principe marxiste de séparation est l'exact inverse du présumé écologiste, aussi bien dans son concept que dans ses conséquences, sociales, économiques et politiques, inscrites dans le devenir historique du capitalisme. La séparation de l'homme de ce qu'il produit est une conséquence nécessaire de la prédation capitaliste sur cette production. C'est pourquoi, Marx associe cette *séparation* à l'agent décisif de l'histoire (et du développement de l'être social) qu'est la *lutte des classes* (et non au *réchauffement climatique*).

---

7 Voir le passage du Manifeste en note de page précédente.

Par ailleurs, tandis que la critique marxiste affirme :

- La division de l'humanité en classes, expression des rapports sociaux, et déterminant les rapports de production qui « produisent » eux-mêmes le conflit qui engendre l'histoire.
- La détermination idéologique opérée sur l'organisation capitaliste des forces productives par ce que Marx appelle le « fétichisme de la marchandise ». C'est à dire l'occultation des *rapports sociaux* de production par (*sous*) la *forme* « marchandise » des produits et (*sous*) les *formes* prises socialement par leur production et leur circulation.
- L'activité productive humaine (dans le sens social et historique qui a été décrit plus haut), comme pivot de l'anthropologie marxiste qui observe que l'organisation capitaliste des rapports de production contient une contradiction centrale conduisant à détruire le *travail* humain (pourtant « à l'origine de la richesse des nations »), à l'évacuer du processus de développement.
- L'évidence que « *Le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (qui sont bien, tout de même, la richesse réelle !) que le travail, qui n'est lui-même que l'expression d'une force naturelle, la force de travail de l'homme.* »<sup>8</sup>

à rebours de ces principes, l'écologie politique

- Ignore (voire récuse) la détermination historique et économique que constitue la lutte de classes.
- Ignore de même les rapports sociaux sous-jacents aux modes de production, seules l'intéressent les natures des produits, ou les modalités de leurs production isolées des rapports sociaux, pour n'être considérées que sous leur rapport à « l'environnement ».
- Postule comme détermination néfaste du travail humain, une orientation désignée comme « productiviste » en conflit avec le maintien « soutenable » d'équilibres présentés comme « naturels ».

---

8 tiré de « La Critique du Programme de Gotha, où Marx ajoute, objectant à l'affirmation : « *Le travail est la source de toute richesse et de toute culture.* » que : « *Cette phrase rebattue se trouve dans tous les abécédaires, et elle n'est vraie qu'à condition de sous-entendre que le travail est antérieur, avec tous les objets et procédés qui l'accompagnent.* »

- Attribue ce productivisme au mode de production capitaliste comme un trait caractéristique et comme une des causalités principales de ses effets néfastes.
- Postule que c'est ce productivisme qui affecte la nature de la production et la rend néfaste à l'environnement.
- Préconise donc de sortir de ce productivisme (supposé affecter le capitalisme) et du mode de production « actuel », par une *régulation* de ce qu'il produit et une *modération*, dite environnementale, des modalités de cette production.
- Cette régulation ayant pour objet de corriger l'organisation « sauvage » et spontanée de ce mode de production par l'imposition d'un nouvel *impératif catégorique*, raisonné et salvateur.
- Ce nouvel impératif consiste à opposer sa fin inéluctable au « court-termisme », à l'origine du productivisme capitaliste. Le productivisme (supposé du rapport de production capitalisme) ne pourrait pas *durer* car ses conséquences sur l'environnement ne seraient pas *soutenables*.
- Ce que l'écologisme désigne comme son ennemi n'est donc pas le capitalisme en tant que modalité d'organisation sociale de la production humaine mais la production humaine elle-même en tant que déterminant le capitalisme au productivisme.
- Il faut donc transformer non pas les rapports sociaux de production mais la production elle-même pour la rendre « durable » et « soutenable ». De là, les rapports sociaux supposés redéfinis par cette nouvelle production, éthiquement normalisée, deviendront eux-mêmes *soutenables*.
- À la question eschatologique « *l'homme est-il bon ?* » qui est au fondement de la morale religieuse, l'écologisme substitue une formulation qui se veut laïcisée : « *la production de l'homme est-elle bonne ?* ». Une question qui n'a de sens qu'en présupposant évidemment qu'on y décide d'abord de ce qui est bon en général, pour *qui* et pour *quoi* en particulier.
- La réponse écologiste est que : la bonne production rendra l'homme bon en quelque sorte « *sui generis* ». C'est ce que la variante revendiquée « de gauche » de l'écologie politique, dite « éco-socialiste » assume dans sa proposition politique inaugurale : « *il*

*faut habiter le capitalisme* », c'est à dire que plutôt que de prétendre sortir du capitalisme, il faut le rendre habitable.

C'est désormais le mot d'ordre qui définit et anime l'écologie politique, qu'elle se revendique de gauche, de droite ou ... d'ailleurs. Une telle doctrine politique ne saurait donc en aucune manière être une nouvelle source ou un complément du marxisme, pas même au titre de « l'idiot utile ».

Inversement cette position (écologiste) est parfaitement acceptable (et déjà en voie d'application) par l'organisation la plus capitaliste et la plus *actuelle* de la société. En effet, considérant ce qui selon l'écologie politique serait le « péché originel » du capitalisme, il est pas nécessaire de faire un gros effort de discernement pour constater que le capitalisme n'est *pas* « productiviste ». Sa prétendue *dérive* financière, désormais bien installée comme « ligne générale », l'atteste à qui en douterait. Il est désormais très clair, puisque même des économistes aussi vulgaires et aussi peu marxistes que Piketty ont fini par s'en apercevoir, que le « conatus » du capitalisme n'est pas la production mais l'*accumulation*. Marx observait déjà que pour le bourgeois capitaliste l'accumulation *sans* les « *aléas de la production* » est incomparablement plus commode et profitable. Il observait alors qu'il y avait là une contradiction : « *Le capital est lui-même la contradiction en tant que processus, en ce qu'il s'efforce de réduire le temps de travail à un minimum, tandis que d'un autre côté il pose le temps de travail comme seule mesure et source de la richesse.* » C'est pourquoi, ajoute Marx « *il diminue le temps de travail sous la forme du travail nécessaire pour l'augmenter sous la forme du travail superflu*<sup>9</sup> ». Car c'est ce travail *superflu* qui se prête le plus « naturellement » à sa transformation en capital par accumulation.

Bien davantage que la problématique des débouchés de la production, c'est cette « *contradiction centrale* » qui a imposé au mode de production capitaliste, notamment ces quarante dernières années, la généralisation d'un type déterminé de *régulation* garantissant le caractère « soutenable » de ce « développement durable ». L'usage répandu par les économistes vulgaires l'a qualifié de « gain de productivité ». Si cette appellation trompeuse a pu abuser nos modernes écolo-socialistes, il n'en était pas de même pour nos « anciens » (qui, il

---

9 Karl Marx, Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse ») Les Éditions sociales, Paris, 2011

est vrai, n'étaient que des *productivistes* arriérés). Comme Marx l'a bien observé, et en dépit du fait qu'à l'époque les sociaux démocrates ne dénonçaient pas encore « *le coût du travail* » comme la tragique malédiction à conjurer en priorité, ces « gains » sont réalisés au seul profit de la prédation capitaliste sur la valeur produite. Comme tous les *gains*, dans un monde aussi bien régi par des équilibres que le monde des livres de comptes, ils supposent une *perte* réciproque. Ce que les comptables appellent une *contrepartie*.

Il n'y a qu'au monde merveilleux du sociétal libéralisme décomplexé, de la nouvelle économie (numérique entre autres) et de ses « *charlies* » qu'on peut avoir recours à des chimères consolantes comme le « *gagnant-gagnant* » du ministre Macron (exact homologue du « win-win » de l'époque sarkozyste). Bref pour qu'il y ait du gain, donc un *gagnant*, il faut qu'il y ait un *perdant*, sinon c'est qu'il n'y a pas eu de *match*, autrement dit de production et d'échange. Or il y a bien un match, c'est celui de la production sociale de nos vies, et même il donne lieu à un combat assez acharné.

Marx est le premier à nous éclairer sur la tactique et les stratégies du jeu qui s'y pratique. Il nous fait observer que ces fameux gains sont tous obtenus par l'oblitération du *travail concret*, c'est à dire du travail évalué en terme de *valeurs d'usage*, au profit du *travail abstrait* détaché<sup>10</sup> des rapports sociaux de production qui déterminent la *valeur économique* du *travail concret*. De même, pour qu'il n'y ait pas match, du moins « *en public* », la division en classes conflictuelles a été occultée par la généralisation d'une idéologie de « classe moyenne » réputée périmer la lutte de classe et la remplacer par une atomisation sociale communautaire et identitaire. C'est ce qui permet d'évacuer la lutte des classe, et de remplacer le conflit par une succession de divertissements ludiques « sans enjeu », qui se déroulent au sein de la même vaste équipe, citoyenne et républicaine... de la classe moyenne.

C'est ainsi que le libéralisme, singulièrement sous sa forme tautologique de capitalisme *financiarisé*, est parfaitement écolo-compatible. Sinon au même motif que l'écologisme du moins avec la même forme inquisitoriale il désigne le *travail concret* comme

---

10 L'abstraction est opérée par la mesure de la valeur économique en termes de temps de travail . Ces questions fondamentales sont au cœur du livre de Bernard Friot : « l'enjeu du salaire » (La Dispute 2012)



hétérogène à la « bonne » productivité. La forme canonique *achevée* de cette condamnation écolo-libérale est ainsi formulée : « Le travail concret n'est rien d'autre que *la forme archaïque du travail, celle qui soutient l'illusion productiviste des hommes, origine de la destruction de leur propre environnement.* ».

On a donc désormais un discours assez symétrique et homogène de disqualification du travail sous sa forme d'activité humaine productive :

- d'une part le libéralisme le plus décomplexé qui a pris pour cible principale : le « *coût du travail* », c'est à dire le salaire des travailleurs, principal facteur, il est vrai, de la baisse tendancielle du taux de profit des employeurs.

- d'autre part l'écologisme qui revendique la « *décroissance* » (donc la réduction du PIB qui acte la mesure sociale de la valeur ajoutée par le travail) et fustige le « *coût écologique* » des activités productives.

Ces deux postures idéologiques s'affichent comme contradictoires. Elles prétendent exprimer cette contradiction dans une opposition rhétorique sur le thème de la bonne *productivité* opposée au mauvais *productivisme*. Pourtant, elles sont objectivement sur la même ligne où elles dénotent plutôt une complémentarité qu'une opposition. Ce sont en réalité les « *gains de productivité* » dans leur version néo-classique « étendue »<sup>11</sup> qui permettent de concilier les impératifs de profit capitaliste (par la baisse de la *masse salariale*) et le « sauvetage de la planète » (par la baisse de la production induite).

Pour se distinguer malgré tout du discours libéral « classique », les variantes « écolo-socialistes » prétendent se justifier par le fait que « leur » décroissance est « *choisie* », par opposition à la « décroissance *subie* », induite par les politiques dites « *d'austérité* ». Cette décroissance miraculeusement bénéfique (puisque *choisie*) est attendue du développement prioritaire de la production de valeurs d'un nouveau *genre*, puisque sans aucune production de valeur ajoutée<sup>12</sup> : c'est le miracle quasi alchimique des « *nouvelles technologies* » et de l'ingénierie financière qui les portent.

Bien sûr, on trouble un peu les « écolo-socialistes » les plus radicaux (supposément anti-capitalistes) en leur faisant observer que rien n'oppose

---

11 Une conception qui rassemble Latouche, Sarkozy, Macron, Piketty, les keynesiens et tant d'autres.

12 Dans ce nouveau « genre » de création de valeur, la valeur s'ajoute et s'accumule « spontanément » et n'a donc plus à être humainement produite.

le « surmoi » écologiste et le mode de production capitaliste, et que le productivisme n'est aucunement une détermination nécessaire du capitalisme mais plutôt une contrainte dont il se passerait bien, notamment en accumulant du capital fictif, débarrassé des « aléas de la production ». Mais bien vite, il nous est répondu par l'argument du « court-termisme » qu'ils attribuent à la logique capitaliste. Cet argument aussi candide que captieux se résume à ceci que le capitalisme est un « mauvais décroissant » par ce qu'il est productiviste par... « *courte vue* ». Bref, selon cette logique, l'investissement capitaliste en dépit de sa nature compulsivement spéculative serait paradoxalement affecté d'une sorte de cécité aux perspectives de long terme pour ses capitaux et parfaitement incapable d'anticiper toute évolution au-delà du court terme mesquin qui balise son univers de spéculateur borné. C'est pour cette raison qu'il serait bêtement ... productiviste. C'est ainsi qu'il continuerait de développer les industries polluantes et le saccage des ressources de la planète, incapable de comprendre qu'il scie la branche sur laquelle il est assis, et nous tous avec lui.

Ce type d'explication peine pourtant à éclairer la logique observable des « spéculateurs bornés » qu'elle prétend disqualifier. Une logique qui leur fait notoirement se précipiter pour investir dans les entreprises qui détruisent leur appareil industriel, ferment des usines et déclenchent les plans de licenciement massifs qui en résultent. Naguère pour bénéficier des « gains de productivité » attendus des délocalisations, mais désormais pour simplement produire moins, en gagnant plus ...

Mieux sans doute que les promesses de l'écolo-socialisme, du moins pour le vaste public des *a-politiques* « *de classe moyenne* », la « sobriété heureuse » est venue fournir une « morale de vie », une posture supposée permettre aux moins fortunés de supporter allègrement les effets collatéraux de cette merveilleuse nouvelle économie et de ses prouesses néo-technologiques, puisqu'ils ont le réconfort moral de contribuer ainsi à « sauver la planète » et peuvent se revendiquer d'une opposition sinon très active, du moins politiquement déterminée au... changement climatique qui les menace.

Quand à la classe dirigeante elle peut désormais, sans complexe, libérer les accapareurs de toute préoccupation de justice sociale et injecter des « actionnaires », les financiers, les plans sociaux, et autres efforts douloureux mais nécessaires, imaginés et *courageusement* mis en

œuvre par nos politiciens « *en responsabilité* » dans tous les secteurs de l'activité économique qui étaient jusqu'ici épargnés. De taxe carbone en transition énergétique, des portails écotaxe au Pacte de Responsabilité, la boucle est bouclée et... la planète sauvée.

C'est cette *mystification* décisive qui peut s'exprimer dans une formule éminemment dialectique : "*Avec l'écologisme l'ennemi ce n'est plus le capitalisme, c'est nous tous*" .<sup>13</sup>

### ***Philosophie politique ou religion anti-humaniste ?***

Au fondement théorico-philosophique de cette écologie politique il y a un *naturalisme abstrait*, qui propose une anthropologie « sans l'homme » (et « *sans histoire* », à l'instar du structuralisme primitif, dès lors que l'histoire s'y réduit à « *l'histoire naturelle* »), en ignorant que la détermination de la nature par l'homme est nécessairement sa négation en tant que nature substantielle (et donc indéterminée). Sa conséquence ultime (déjà revendiquée par les plus radicaux) est de combattre la causalité première de cette action réputée néfaste : l'homme lui-même. L'écologisme, de ce point de vue, se présente comme un anti-humanisme, sur le modèle précurseur de Levi-Strauss.

On ne sera donc pas surpris d'observer son émergence dans la période historique d'hégémonie idéologique du post-structuralisme de la fin des années 60. On observera également une forte inclination *millénariste* dans son *nouveau paradigme* : « *Sauver la Planète* ». Face à ce « monde nouveau » (qui menace), il s'agit bien de sauver quelque chose, mais non plus « *nous* » sauver, *nous* les hommes (individuellement ou collectivement). Mais alors qui, quoi... de quoi ce salut (sur cette *Planète* où nous nous sommes répandus tels des *aliens* saccageurs) est-il le nom ?

On aura compris qu'avec l'écologie on revient en amont de la critique *profane* de Marx, au stade initial où la critique de la *religion* s'imposait comme préalable méthodologique. Ce que Marx appelait la critique « irrégieuse ». Car le principe régulateur, qui détermine l'idéologie de l'écologie politique, est un principe moral relevant du religieux. Il se distingue du religieux, païen, gnostique ou révélé et des

---

13 Dominique Pagani

divers « théismes » par le fait qu'il s'appuie non plus sur une théologie, fut-elle rudimentaire, mais sur une simple *téléologie*. Cependant cette téléologie joue exactement le même rôle que la *théologie*, transposée dans l'ordre de la connaissance humaine et agnostique. Elle reprend le schéma de la *théologie négative* : face à l'annonce de la *fin du monde* (de l'environnement) et aux certitudes négatives acquises par les voies écologiques, la justification et la finalité de la nécessaire régulation drastique de l'humanité (probablement imputables à une douloureuse persistance laïque du péché originel) ne sont pas connaissables par l'homme. Elles ne sont pas discernables du point de vue de *ce monde* (de l'homme), ni du monde de « l'au delà ». Elles relèvent du monde de l'*en de ça*, de l'*avant* (quoique *après sa création*). Ce principe eschatologique repose donc sur la *négation* de ce monde se produisant lui-même, et comme sa propre négation (destruction). C'est une forme en quelque sorte déviante du créationnisme qui se revendiquerait rationnel, voire (bien souvent) scientifique. Il ne peut cependant reprendre ni le modèle cartésien d'une positivité essentielle, bienveillante et infinie, ni même celui de Spinoza de Nature *naturante* (d'elle-même), qui sont tous deux des « *productions continuées* » de *ce monde*.

Car cette nouvelle Nature « écologique » n'est pas produite. Elle n'a pas d'histoire. Elle est *donnée*, et donnée d'emblée « à l'équilibre » qui plus est (ce qui garantit sa pérennité à défaut d'expliquer le mouvement contradictoire qui l'anime).

Au point qu'elle est (ou plutôt elle *était*) « *un lieu magique si bien régi par on ne sait quelle providence que l'équilibre y est immanent et que la moindre action humaine ne peut que la mettre en péril* »<sup>14</sup>. Elle se présente comme « *une énorme positivité où tout ce qui est bon apparaît et tout ce qui apparaît est bon* »<sup>15</sup> sauf ... l'homme, du moins l'homme « actif » (le producteur), par ce que l'homme spectateur, l'homme inactif, qui ne travaille pas, qui n'a pas de salaire ou n'en a pas besoin (le chômeur ou le rentier), celui-là est le bienvenu au monde « à l'équilibre ». Car celui-là, cet « homme inactif », respectueux des équilibres, ne produit pas, donc ne fait pas *dégâts* (de déchets). Il en fait néanmoins, en consommant (la production des actifs).

Mais ça ... « c'est une autre histoire ».

---

14 Dominique Pagani

15 Guy Debord : « La société du spectacle »

## *Une religion néo-malthusienne ?*

La problématique des « limites » du développement de l'humanité et des ressources disponibles (et nécessaires à ce développement) est au moins aussi vieille que le libéralisme (le capitalisme), et les premières formalisations de sa théorie économique. D'emblée Malthus<sup>16</sup> objectait à Adam Smith (pour qui, rappelons-le : « *l'origine de la richesse est le travail des hommes* ») que les ressources étant limitées « *par la nature* » il fallait bien se résoudre à la « *décroissance* » comme perspective « *salutaire* », et si les catastrophes naturelles tardent à fournir leurs indispensables « *positive checks* »<sup>17</sup>, les « *preventive checks* »<sup>18</sup> permettent déjà de s'attaquer au moteur de croissance qu'est... l'homme lui-même.

Dépassant les objections morales ou scientifiques (des philosophes et économistes classiques) c'est Darwin, puis Marx (qui connaissait parfaitement et admirait la théorie darwinienne) qui vont apporter les critiques et les réponses décisives, et encore valides aujourd'hui, au Malthusianisme. Car gérer (sur le principe de l'écologie politique) une contrainte de production par l'homme de ses propres conditions d'existence, en excluant cette contrainte du champ du réel où s'actualise cette existence, sans doute est-ce une excellente (et radicale) réponse au problème malthusien, mais avec un assez médiocre bilan en terme de progrès social.

A contrario de la *téléologie* négative (et de la *théologie* « néo-positiviste ») de l'écologie politique, le principe du marxisme est un principe matérialiste, dialectique et historique. Non pas une eschatologie mais une heuristique anthropologique. Marx fonde sa critique « profane » (du droit et de l'économie politique) sur une critique préalable de la religion : C'est l'homme (et non Dieu) qui fait l'Homme et, par la même occasion, l'homme fait Dieu, la religion et ... l'environnement (*de l'homme et pour l'homme*). La critique *profane* que développe Marx est une synthèse dialectique et critique non seulement

---

16 Pour Marx l'exemple type de « l'économiste vulgaire ». On a connu bien pire depuis...

17 « Freins » dit malthusiens, imposés « naturellement », à l'instar des famines, des catastrophes ou des épidémies

18 Décisions politiques prises en connaissance de cause pour freiner la croissance démographique

de la philosophie allemande (« l'idéologie allemande ») mais de la philosophie en général (« thèses sur Feuerbach »), à laquelle il est assigné désormais d'être la théorie non plus de *l'interprétation* du monde mais de sa *transformation*. Il doit donc préalablement établir que cette transformation elle-même ne résulte pas de quelque principe ou action extérieure (« Dieu », « la Nature », « l'Esprit ») mais de la seule accumulation (historique) de l'œuvre (du travail) des hommes en ce monde (ce réel) où ils sont, dont ils relèvent et où ils doivent exister.

Si l'encyclique du Pape François<sup>19</sup> n'y a pas suffi, on pourra se convaincre de la pertinence de la critique *irreligieuse* à l'encontre de l'écologisme en considérant le célèbre passage de « *l'Introduction à la Contribution à la critique de La philosophie du droit de Hegel* », en y remplaçant le terme de *religion* par celui d'*écologie*, et quelques adaptations cosmétiques suffisent pour trouver une parfaite adéquation à l'écologie politique :

« Le fondement de la critique anti-écologique est celui-ci : *l'homme fait l'écologie*, ce n'est pas l'écologie qui fait l'homme. L'écologisme est en réalité la conscience et le sentiment propre de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore (re)trouvé (« La joie du bonheur d'être SOI »), ou bien s'est déjà reperdu.

Mais *l'homme* n'est pas un être abstrait, extérieur au monde réel. L'homme, c'est *le monde de l'homme*, l'État, la société. Cet État, cette société produisent l'écologisme, une *conscience erronée du monde*, parce qu'ils constituent eux-mêmes un *monde faux*. L'écologisme est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme petite-bourgeoise, son *point d'honneur* égocentrique, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa raison générale de consolation et de justification. C'est la *réalisation fantastique de l'essence humaine*, parce que l'essence humaine n'a pas de réalité écologique véritable. La lutte contre l'écologisme est donc par ricochet la lutte contre ce *monde*, dont l'écologisme est *l'arôme* spirituel.

La *misère écologiste* est, d'une part, *l'expression* de la frustration individuelle, et, d'autre part, la *protestation* contre la frustration individuelle. L'écologisme est le soupir du petit-bourgeois face à l'indifférence de ce monde, l'âme d'un monde sans égard pour ses

---

19 Laudato si : cf. le commentaire par le Préfet de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi.

frustrations, de même qu'elle est l'esprit d'une époque qui se revendique sans esprit. C'est *l'opium* de la classe moyenne. »

### *Nature, Culture, Politique et Religion*

Notre critique s'appuie donc sur le principe matérialiste et historique que l'histoire des hommes se confond avec celle des rapports sociaux de production, au travers desquels les hommes produisent cette nature humanisée. Si on adhère à ce principe et si on considère, avec le marxisme, que ce qui fait qu'il y a une histoire, c'est à dire que pour l'homme l'être est *social* et qu'il est un *devenir* (qu'il n'est pas mais *devient*), alors on doit admettre que la nature - *de l'homme et pour l'homme* - est, selon le modèle Cartésien (de la création) : une « *production continuée* » .

Or, la nature, en elle-même, n'est à l'égard de l'homme qu'une « *immense passivité* ». De même que le « *conatus* » de Spinoza (directement repris par ce dernier à la théorie mécanique de Descartes), immanent à cette *passivité*, n'est rien d'autre que la force *d'inertie*, de même cette « *force naturelle* » n'est que la force de *réaction à l'action* de l'homme « *comme maître et possesseur de la nature* »<sup>20</sup>. Une action effective dans et sur le cours de l'histoire des rapports sociaux de production. De fait l'homme est, vis à vis de la nature, comme toute forme de vie, dans un rapport dialectique tout à la fois de *dépendance* solidaire et *d'affrontement*. Un rapport qui est à la fois essentiel et déterminé : l'homme agissant en retour sur cette nature, dont il est d'autant plus « *partie prenante* » qu'il en est lui même le produit. Ce qui fait que ce rapport à la nature est propre à l'homme, c'est tout simplement qu'il a conscience de cet affrontement, de sa capacité collective d'y faire face, de ce qui le motive, et de sa nécessité.

L'homme produit donc son environnement, avec un projet pré-déterminé : satisfaire aux réquisitions qui lui sont imposées par les conditions matérielles de son existence. Ce projet est porté par une volonté consciente d'elle-même. C'est en cela qu'il se distingue du milieu naturel qui lui a donné naissance. Dès lors que c'est une *volonté*, fut-elle contrainte par une *nécessité* naturelle, il a la possibilité humaine de l'orienter.

---

20 projet prométhéen de Descartes à rapprocher de la condition de Marx cf. Note 8 page 14

C'est en ce sens que l'homme est le principe d'activité face à la passivité « naturelle ». *L'environnement* de l'homme n'est pas la *Nature*, c'est son rapport « social » à la nature, déterminé par les modes de production de son *environnement*, et leurs propres rapports sociaux. Cette production de son environnement est en même temps concrète (matérielle) mais aussi *symbolique* : l'environnement *de* l'homme, *pour* l'homme, c'est d'abord sa « manière de [le] penser » comme dirait Descartes, sa re-présentation comme diront ensuite nos « modernes ».

On peut donc convenir qu'à défaut de son jardin c'est cultiver singulièrement le paradoxe que de revendiquer la « spontanéité » des équilibres « naturels » et leur agrément pour l'humanité (et son « environnement »), comme motif de combattre voire détruire ce qui les produit : le travail des hommes et les techniques qu'ils ont su concevoir et pratiquer pour le faciliter ...

La religion libérale ayant fini par laisser certains de ses adeptes, déçus par les dommages « collatéraux » issus des excès de ses zélotes les plus radicaux, elle les a incités à délaisser le clergé des économistes pour les sectes animistes « vertes » et durables des nouveaux chamanes écologistes. Pour nous qui ne nous en remettons ni aux *âmes* et ni aux *forces* naturelles pour en tirer les principes de notre action politique, il est évidemment d'autant plus important de prendre la mesure du travail et de sa valeur, en tant qu'activité « ontologique » de l'homme, parmi toutes ses déterminations celle qui définit « en première et dernière instance » son rapport social. Ceci est d'autant plus vrai quand on s'adresse à des lecteurs qui adhèrent à une orientation politique dont l'objet est l'émancipation de ce rapport social, d'abord défini par un nouveau statut du travailleur, ses modalités et ses conséquences (au premier rang desquelles la possibilité d'une vie sociale soulagée de l'aliénation de « l'emploi »). Ce que nous voulons émanciper c'est l'homme, et tout « son » monde, ce monde ci, qu'il produit, avec son environnement, au prix d'un effort cent fois millénaire marqué par la persévérance de la nature à y résister. C'est en ce sens que si nous devons « *préserver l'environnement* » (notre environnement) c'est le plus souvent *contre la nature*; aussi bien en respectant et développant le paysage, fruit du travail accumulé par nos aïeux, contre l'hostilité et la résistance des éléments « *naturels* », qu'en poursuivant les efforts de production par ces mêmes aïeux d'un état social juste, contre l'hostilité



et la résistance du « *conatus* » libéral et sa destruction compulsive du travail humain.

### *Critique profane.*

« La critique irréligieuse » de l'écologie politique étant faite, il nous reste à produire sa critique *profane*.

Dans cette perspective la circonspection est de mise en regard d'un projet social et politique qui se donne comme finalité de « sauver la planète » et qui pour y parvenir concrètement envisage des mesures courageuses et « soutenables » telles que le remplacement des platanes par des portails « écotaxe » sur les axes routiers secondaires sillonnés par des autocars Macron. Mais notre critique profane ne s'intéresse pas à ces *débats* autour desquels l'écologie prétend « faire de la politique » et construire sa critique sociale : « *débat sur le nucléaire* », « *sur les OGM* », « *le réchauffement climatique* », « *la destruction de l'environnement* », la « *biodiversité* », la « *transition énergétique* », etc.

Notre critique porte sur la *forme générale* commune prise par la problématique écologique (celle qui identifie précisément l'écologisme comme manière d'aborder la politique). Elle porte sur la manière dont cette forme écologiste oriente le débat politique et en obère complètement le rapport social, singulièrement sous la forme du travail, en masquant ce travail (et donc le rapport social de production) sous la forme *marchandise* de ce qui est produit : *l'objet* de la production occulte le rapport social de la production, autrement dit le *sujet*.

Il ne s'agit évidemment pas de prétendre que toutes ces questions, tous les débats qui viennent d'être évoqués n'ont pas de sens, ni que les protestations opposées par les écologistes aux conséquences de l'accumulation prédatrice ne sont pas justifiées. Nous pouvons d'autant plus facilement les approuver que ces questions font l'objet d'un consensus tel qu'il les prive de toute portée dialectique ou même politique. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer qu'on cherchera longtemps dans le champ politique des gens qui se déclareraient adeptes de l'irradiation à haute dose par les déchets nucléaires, de la pollution des sols qui nous nourrissent, de l'eau des rivières ou des océans, de l'air que nous respirons, de la désertification des campagnes, de l'empoisonnement par ce qui est supposé nous soigner, nous nourrir, nous transporter, nous loger, etc.

Et la raison en est simple : ces politiques là n'auraient pas même les suffrages des plus convaincus des adeptes du tabagisme, ni de ceux du fast-food ou du « cruising en 4x4 », pas davantage ceux des ouvriers qui bétonnent les parkings de supermarchés, du personnel des centrales nucléaires, des marins naufrageurs de pétroliers, des éleveurs de porc bretons, des consommateurs avides de pétrole, de charbon, de micro-ondes et de temps de cerveau disponible.

Il ne s'agit surtout pas de laisser supposer que la Technique est neutre, a fortiori la « technologie ». Médiation de la Technique (elle-même tributaire de l'accumulation des connaissances par la Science) dans le champ de la production, la technologie est totalement impliquée dans les déterminations et contraintes inhérentes aux rapports sociaux de production, comme aux conflits et contradictions qui les traversent .

Il est symptomatique (mais parfaitement conforme à sa « doctrine ») que, parmi les techniques produites et exploitées par l'homme, la critique écologiste s'intéresse essentiellement aux techniques de production et exonère complètement toutes celles qui « ciblent » directement le rapport social, et singulièrement le processus d'individuation, autrement dit la « subjectivation » pourtant si prisée de la post-modernité. À cet égard l'indifférence, voire l'adhésion à la « révolution numérique » est très significative. Il est vrai que les *communautés* d'« amis » fesse-bouc n'ont guère « d'empreinte carbone », ne polluent rien d'autre que « la toile », ne consomment rien d'autre que de la bande passante, ne produisent pas de mauvaise odeurs et nulle saleté qu'on ne puisse « zapper » . Ils ne vont aux toilettes que pour « twitter ».

Dans la logomachie des thuriféraires des « réseaux sociaux » c'est le retour du prédicat « social » (au détriment du « *sociétal* » désormais « vieilli), à l'évidence dans un sens nouveau et modernisé, qu'il nous faut pleinement apprécier : au monde merveilleux de la concurrence libre et non-faussée, il désigne l'idéal du rapport social homogène au capitalisme « numérisé », c'est à dire ... dé-matérialisé.

À titre d'exemple, voire de leçon de chose, nous retiendrons dans les péripéties les plus récentes du prétendu *darwinisme social* induit par cette soumission technotrope : la promotion par la nomenklaculture libérale du « livre numérique » et des différentes « nouvelles technologies » *accessoires* qu'elle prescrit, et le type de « modernité »

qu'elle désigne. Un idéal concret de « *surhomme* » atomisé et isolé dans *son* monde nouveau où la réalité elle-même est « augmentée ». Tellement augmentée qu'elle assure la prolifération opportuniste des abrutis cybernétiques rivés à leurs écouteurs et écrans et qui ne peuvent plus même lire une ligne sans pratiquer le culte de la déesse mère et payer leur dîme au clergé virtuel. Ce genre de marketing mondialisé des prothèses de la survaleur capitaliste donne un aperçu saisissant du degré d'investissement idéologique que peut abriter la soi-disant neutralité de la Technique, et des conséquences induites pour les rapports sociaux impliqués.

Avec la critique dialectique de la technique il s'agit donc de comprendre et expliquer la « *plasticité* » symbolique qui permet au libéralisme de forcer le consentement à cette nouvelle « *servitude volontaire* », et de maintenir *durablement* cette soumission *subjectivée*, généralement béate, souvent suicidaire. Autrement dit, dans la « *teknè* » il s'agit de distinguer *l'art* de la *contrainte* : distinguer *l'outil* émancipateur « qui facilite le travail des hommes » de la technologie asservie qui l'instrumentalise.

Dans le fameux chapitre sur le « Fétiche de la marchandise et son secret » (dans le livre 1 du capital, première section, premier chapitre) Marx pose d'emblée le problème et y répond :

« *D'où provient donc le caractère énigmatique du produit du travail, dès qu'il revêt la forme d'une marchandise ?*

*Evidemment de cette forme elle-même. »*

Suit le fondamental développement théorique de ce texte (dont Debord revendique explicitement que « La société du spectacle » n'en est qu'un commentaire « actualisé ») que nous invitons chacun à (re)lire attentivement, de sorte d'y trouver quelques moments forts utiles pour informer le jugement du lecteur de notre petite brochure militante.

Notamment celui-ci :

« *En général, le reflet religieux du monde réel ne pourra disparaître que lorsque les conditions du travail et de la vie pratique présenteront à l'homme des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature. La vie sociale, dont la production matérielle et les rapports qu'elle implique forment la base, ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l'aspect, que le jour où s'y manifestera l'œuvre d'hommes librement*

*associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre mouvement social. Mais cela exige dans la société un ensemble de conditions d'existence matérielle qui ne peuvent être elles-mêmes le produit que d'un long et douloureux développement. »*

### ***Politikon Zoon***

Les « hommes librement associés » de Marx évoquent le « πολιτικόν ζῶον »<sup>21</sup> d'Aristote, pour qui « *la nature de l'homme est d'être un animal politique* » et qui précise même que « *celui qui est hors cité*<sup>22</sup> (...) *est soit un être dégradé soit un être surhumain (...)* ». Il ne s'agit pas de prétendre que le « *long et douloureux développement* » des rapports sociaux et de leurs conditions matérielles, conduisant « *l'homme à des rapports transparents et rationnels avec ses semblables et avec la nature* » est achevé, ou en voie de l'être, ni que « *le grand soir est pour demain* », ni que les problèmes d'environnement et d'hygiène et qualité de nos vies ne sont pas partie intégrante et importante de ces conditions d'existence matérielle.

Il s'agit d'affirmer que ce « *long et douloureux développement* », la lente élaboration et mise œuvre du « *contrat social* », le long et lent « *passage à l'état civil* » est la finalité même du *zoon politikon*, de l'animal politique, qu'il structure son histoire, qu'il est « *le politique* » en tant que tel. Il s'agit d'affirmer que ce passage s'opère et se traduit par des transformations profondes : non pas des *régulations* mais des *révolutions* progressives et idéalement progressistes de ce qu'il s'agit de transformer, passant parfois par des épisodes critiques ou brutaux mais jamais par des réformes soucieuses de préserver l'état de chose existant. Il s'agit d'affirmer que la politique en tant qu'activité humaine est elle-même une pratique et qu'à cette pratique il faut une théorie. « *Pas de pratique révolutionnaire sans théorie révolutionnaire* », sauf à se résigner à n'être et demeurer que des indignés, atterrés, impotents et incapables de passer au stade de l'engagement, sans parler d'actualiser cet engagement dans une pratique précisément ... politique.

Il s'agit d'affirmer que l'écologisme ne peut pas être cette théorie, car entre « *l'écologie* » et « *la politique* » il y a une totale

---

21 *Politikon Zoon* d'Aristote : Animal politique.

22 a-politique

extériorité. Il n'y a pas plus d'*écologie politique* que d'*hygiène politique*, sinon pour hypothétiquement désigner une forme d'écologie déterminée par un point de vue politique, ou orientée vers des finalités politiques qui en sont donc une détermination extérieure, sur le modèle de *l'éducation politique* : cette partie de l'éducation qui vise à instruire politiquement, et non la politique comme application de principes éducatifs !

Il s'agit d'affirmer qu'à partir d'objections parfois concrètes et justifiées, mais qui ignorent aussi bien l'objet que le sujet de la politique, cette forme de critique des modes de production qu'on désigne par l'écologie politique ne produit qu'une pure rhétorique, abstraite, a-politique, démagogique, illusoire et néfaste. Un « nuage mystique » pour parler comme Marx. Il s'agit en conclusion décisive de notre critique profane, « *dans ce monde-ci* », de démontrer que l'écologisme est en réalité la dernière *opportunité*, la dernière *carte* réformiste, jouée par le capital pour se dépêtrer de sa crise centrale, au moment où son « stade suprême » - impérialiste globalisé - atteint une limite interne.

Comme le moment est à bien des égards léniniste, il me semble opportun de refaire une partie du chemin théorique du camarade Vladimir en pariant sur l'homogénéité de ses conséquences pratiques avec la situation de ce même « moment ». Nous inspirant modestement de cet immense révolutionnaire nous avons donc rédigé cette « brochure à l'usage des militants » en l'intitulant initialement :

**« *L'écologisme stade ultime du capitalisme* »<sup>23</sup>**

Il nous faut maintenant quand même justifier ce titre « provocateur ». D'abord en constatant que le capitalisme, le libéralisme, le néo-libéralisme, ou sous quelque dénomination qu'on désigne la modalité des rapports sociaux de production visés par la critique « anti-productiviste », le fait primordial qui disqualifie la critique « anti-productiviste » est que cette modalité « libérale » n'est justement *PAS* « productiviste ». Comme cela a été évoqué plus haut, le « productivisme » n'est *pas* un *choix*, une *option* délibérément choisie par le libéralisme économique pour satisfaire quelque intérêt qui serait propre à son mode de développement. Bien au contraire la production humaine et son nécessaire développement se présentent au libéralisme

---

23 Référence à Dominique Pagani

économique (comme aux modes antérieurs de rapports sociaux de production) comme une contrainte générale objective qui lui est imposée, de même le type de « gains de productivité » qu'elle implique. Sinon comment imaginer le devenir de l'humanité, son développement concret, c'est à dire sa capacité de nourrir, vêtir, loger, chauffer, éduquer, divertir, etc. en regard de la croissance démographique humaine d'une part et de la finitude de ses ressources naturelles d'autre part, sans verser une fois encore dans l'impasse malthusienne et l'anti-humanisme, ou ... les plans d'austérité.

Le capitalisme est tellement peu productiviste qu'il n'a de cesse d'essayer de s'affranchir du principe même de la production : le *travail* humain, avec ses aléas, et la contingence humaniste dont l'accable son « surmoi » de justice égalitaire. Il demeure qu'en faisant cela, compulsivement, selon son « conatus » naturel (l'accumulation-prédation de valeur), le capitalisme détruit dans la même proportion la valeur objective de cette production, pour tendanciellement ne plus accumuler que de la « valeur abstraite ». C'est toute l'histoire de la « *baisse tendancielle du taux de profit* » et ... de la « crise » actuelle .

Mais revenons à nous « *moutons* », c'est à dire les écologistes et leur approche illusoire et néfaste de la problématique de la production et de ses déterminations. Nous avons signalé plus haut qu'ils (nos « moutons ») ne posent absolument pas le problème des rapports sociaux impliqués par la contrainte de production libérale/capitaliste.

Du coup, ils s'affranchissent de facto de toute critique du mode de production spécifiquement capitaliste, et en aucune manière ne s'opposent à lui : « *La transition énergétique* », « *la décroissance* », l'industrie « *propre* » ou « *verte* », ou « *durable* » sont des revendications absolument homogènes au « conatus » capitaliste et à son mode d'accumulation par prédation. L'aliénation n'en est pas du tout antinomique puisque ces nouvelles *orientations* de l'accumulation du capital (aucunement menacé par ces « *évolutions* ») sont parfaitement adaptées à la *séparation* (de l'homme d'avec son *auto*-production). Une séparation désormais légitimée, dès lors qu'elle ne remet plus en cause le mode d'organisation sociale mais s'impose à lui comme un destin inéluctable et tragique. On est toujours (et plus que jamais) dans le « fétiche de la marchandise », mais plutôt que de découvrir son secret, on le rend encore plus obscur en lestant cette marchandise d'une

détermination *morale* : la marchandise « *propre* » (ou « *durable* », ou « *verte* » selon les diverses métaphores d'usage et l'usage divers des métaphores).

En posant, comme principe politique, que telles doivent être les déterminations essentielles de la production humaine on ne promeut rien d'autre qu'une domination et une accumulation plus que jamais capitalistes mais opportunément déterminées comme « propres » (ou « durables », ou « vertes »). En réalité, et c'est un point essentiel de sa critique profane, l'idéologie écologiste ne s'appliquant qu'aux *modes* (techniques et nature des produits) de production et non aux *rappports* (*sociaux*) de production, elle n'est qu'une *option* du mode de production général et dominant<sup>24</sup>. L'écologisme est le complément dans l'ordre de la production de la même idéologie « sectaire » (au sens religieux, voir plus haut) qui a été *naturellement* promue par le « conatus » réactionnaire de l'ordre capitaliste du monde pour imposer la *séparation* de l'infrastructure qu'elle domine, en catégories essentialisées, garantissant l'indifférence aux rapports sociaux de production. Cette idéologie, qui est proposée comme substitut à la représentation du corps social en classes sociales est le *communautarisme*.

Toute classe dominante appuie nécessairement sa domination « symbolique » sur une idéologie qui a précisément pour objet de la justifier, dans l'ordre des représentations socialement partagées. C'est pourquoi on ne peut interpréter politiquement la promotion spontanée de l'idéologie écologiste que si on la comprend comme une expression efficace et opportune de l'idéologie dominante. Comme telle l'écologisme s'inscrit dans un système idéologique plus vaste dont elle est la composante de justification morale affectée à la production. Mais dans ce champ « objectif » de la production elle remplit la même fonction d'*essentialisation* que les catégorisations « subjectives » qui ont fonction d'occulter la division sociale en classes antagonistes. Occultation opérée par leur re-définition en déterminations et prescriptions désignées comme *sociétales* : ethnicisations, racismes, communautarismes, féminismes, genres, devoir de mémoire, religions, identités, jeunismes/gâtismes, résiliences, etc. (longue liste à quoi nous ajouterons désormais le *charlisme* et son « *esprit du 11 janvier* »).

---

<sup>24</sup> qui demeure fondé sur l'accumulation capitaliste du profit par l'exploitation du travail, permettant l'appropriation de la survaleur produite.

Si l'écologie politique se déploie avec toutes les variantes du libéralisme qui allaient naître au « tournant » de la post-modernité (1968), c'est simplement qu'il s'agit-là de composants assurant la nécessaire cohérence d'une idéologie de classe dominante, et que ce *tournant* des années 70 marque tout simplement l'émergence de la non-classe moyenne comme classe dominante. L'hégémonie idéologique qui en résulte imprègne donc toute cette vaste classe essentiellement déterminée par la négation (ou le refoulement) de tout statut *de classe*, formatant donc les « *formes idéologiques sous lesquelles elles prennent conscience du conflit [de classe]* ». Il s'ensuit un agrégat d'apparence hétéroclite, allant des plus placides « écolos » (initialement plutôt « de droite ») aux plus radicaux des « subversifs », et dont les statuts sociaux réunissent l'ensemble des commerçants, professions libérales, retraités, salariés, travailleurs indépendants, auto-entrepreneurs, employés, agriculteurs, ouvriers et fonctionnaires.

Parmi les plus « subversifs » des tenants de l'anti-industrialisme (tels l'Encyclopédie Des Nuisances) les « post-situationnistes » proposèrent une réflexion fondée sur l'échec du « modèle soviétique » et qui en inférait la nécessité de ne pas seulement socialiser la *propriété* des moyens de production, mais de transformer en même temps la *nature* même de cette production. Dans cette perspective la production devait s'émanciper de tout caractère « industriel », avec l'idée implicite que c'était précisément la *socialisation* (et la *soumission*) du travail par la *technique* qui serait la principale source de l'aliénation. Faute d'une discrimination raisonnée des techniques et des rapports sociaux qu'elles impliquent, ignorant la synthèse hégélienne de « l'outil » (comme émancipation du travail humain), Debord et ses émules en arrivèrent à radicaliser leur projet d'émancipation en critique du travail *en général*. Se remémorant sans doute le « *Ne travaillez jamais* » que professait Debord lui-même, qui pourtant travaillait avec une belle constance ... à sa propre postérité. Cette posture « révolutionnaire » se construisit finalement elle-même, à l'instar de beaucoup d'autres, un obstacle théorique qu'elle était incapable de surmonter. Elle était contrainte à poser la *révolution* comme pré-requis, assurant à lui seul l'abolition de l'état social aliéné (notamment par le travail), donc comme étape préalable et indispensable à « tout ce qui s'ensuit ». Cette difficulté devint d'autant plus insurmontable que rien dans cette « théorie » ne



permettait de décrire, a fortiori organiser en pratique, son processus révolutionnaire concret (sinon par une alchimie philosophale *dans le « chaudron du négatif »* comme l'a bien relaté Mandosio dans son livre éponyme<sup>25</sup>).

### *De l'état de nature à l'état civil.*

Nous avons fait ce détour par l'*anti-industrialisme*, dans notre parcours critique du catastrophisme, de l'écologisme et autres idéologies *abolitionnistes* du rapport social, pour pointer la contradiction fédérant ces théorisations, prétendument politiques (voire révolutionnaires). Car, toutes ces théories ont en commun une conception de la transformation de la société fondée sur une *abolition* purement théorique, pré-supposée et *préalable* de ce qu'elles prétendent transformer : les rapports sociaux de production, qui en constituent l'infrastructure « réelle », actuelle et « humaine ».

Le gauchisme petit-bourgeois abolit le réel frustrant et la réalité des rapports sociaux effectifs, en se projetant *au-delà*, dans l'« APRÈS » (le grand soir) que présuppose ses projets de suppression drastique de « *tout rapport social de domination* ». Mais il est incapable d'imaginer a fortiori de parcourir le chemin qui lui permettra d'accomplir ce grandiose destin. C'est donc l'insurrection *à venir*, imminente, qui va assurer cette transmutation par une miraculeuse alchimie historique et sociale.

L'écologisme procède à cette même abolition mais sur le modèle plus explicitement religieux du millénarisme.

D'une part, il justifie les efforts attendus des humains dans ce monde-ci au nom d'une prédiction auto-réalisatrice le projetant dans un paradis à demi perdu et situé dans une temporalité paradoxale, mais qui reste cependant accessible, pour les justes qui s'amenderont à temps...

D'autre part, il pose l'impératif catégorique que commande cette eschatologie en désignant ce temps du jugement dernier comme désormais très proche.

Les uns théorisent la révolution, sans projet ni méthode, par une sorte de « saut quantique » social, produit spontanément par son seul « désir » de lui-même. C'est par exemple le discours des marginaux professionnels, grands pourfendeurs de la domination symbolique, prophètes véhéments de « l'insurrection », dans l'avantageuse posture de

---

25 *Le chaudron du négatif* : Jean-Marc Mandosio, éditions de l'Encyclopédie des nuisances 2003

l'artiste maudit, le regard rivé sur l'horizon poudreux des routes de banlieues, d'où pourtant elle tarde à venir (l'insurrection), tandis que Barbe Bleue remonte de la cave<sup>26</sup>...

Les autres, inversement, repoussent la résolution du conflit aux « derniers temps ». Des temps qu'ils ont su pourtant rendre proches, sinon actuels, à la manière des millénaristes médiévaux. Car c'est précisément dans cette « actualité » que réside la justification de leur entreprise politique. C'est ainsi que le recul de l'ancienne croyance populaire a promu la prophétie du « *changement climatique* » plutôt que celle de l'Armageddon. Freud sans doute y aurait vu quelque chose de « l'inquiétante étrangeté » qu'il situait aux origines de la névrose collective affectant la « psychologie des foules ». Pour les zélotes précoces, le coup d'envoi est donné. Déjà ils viennent en pèlerinage se nourrir des mantras apaisants dispensés au « sommet des consciences ». Un sommet très accessible puisqu'il n'excède pas l'altitude d'une salle de conférence parisienne où l'ambiance est assurée par des moulins à prière qu'agite un Dee-Jay *durable*, « chargé de mission » *planétaire*. Un rituel inaugural, en forme de pieux préambule à la mobilisation mondialisée qui s'annonce.

Car un nouveau Concile de Pampelune<sup>27</sup> va se tenir à Paris, rassemblant sous les ors de la République, avec force dépenses et pompe ruineuse, tous les plus prestigieux chamanes écolopolitiques de l'univers connu, pour une grandiose concélébration, aux résultats d'autant plus incertains qu'indiscernables (mais cette confuse incertitude des résultats n'est-elle pas la contrainte qu'impose nécessairement le suspens *insoutenable* sans lequel l'événement planétaire faillirait aux attentes de ses spectateurs ?).

### *Nature et conflit : nature du conflit.*

Quelque soit la sincérité qu'on peut éventuellement reconnaître aux intentions de ces révolutionnaires fesse-bouc, il s'agit de leur dévoiler ce fait que, dans le monde réel, *jamais les choses ne se passent ainsi*, que jamais elles ne se sont passées ainsi dans l'histoire, et pour cause...

---

26 Désormais cette Barbe Bleue s'incarne sous le polymorphisme troublant d'une blonde imberbe mais sévère, aux accents qualifiés de populistes, et donnant des coups de menton à des insurrectionnels qui viennent... barbus.

27 Sur le modèle de la relation que Pierre Senges nous donne de ce fragment de Lichtenberg

Aux uns, on apprendra qu'on ne passe pas d'un état des rapports sociaux, fut-il jugé périmé (voire « catastrophique »), à un autre fut-il « meilleur », sans précisément un *passage* de l'un à l'autre, et ce *passage* qui porte *en réalité* le développement et la transformation concrète des rapports sociaux ne peut-être qu'un bouleversement, autrement dit une *révolution* (sans quoi rien n'a changé, on est dans le « changement dans la continuité »).

Aux autres on suggérera de relire (si nécessaire) la présente brochure militante.

À tous on recommandera de méditer ce texte notoire dont l'auteur (non moins notoire) évoque le processus historique et décrit ainsi les moments révolutionnaires :

*« À un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient ces rapports en deviennent des entraves.*

***Alors s'ouvre une époque de révolution sociale.***

*Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure. Lorsqu'on considère de tels bouleversements, il faut toujours distinguer entre :*

- *le bouleversement matériel - qu'on peut constater d'une manière scientifiquement rigoureuse - des conditions de production économiques*
- *et les formes juridiques, politiques, religieuses, artistiques ou philosophiques, bref, les **formes idéologiques** sous lesquelles les hommes prennent conscience de ce conflit et le mènent jusqu'au bout. »<sup>28</sup>*

Ce conflit, qui est le nôtre, qui nous concerne, nous tous et en propre, en tant que société humaine, ce conflit qui définit le champ politique, et comme tel anime l'Être social et son histoire, ce conflit est parfaitement indifférent à la Planète... et au *temps* qu'il y fait. Tout au plus le *climat* affectera, comme il l'a toujours fait, certaines des « conditions de production économiques » par ailleurs surdéterminées par la nécessité de s'adapter à ce monde, toujours et *par nature*... changeant.

---

28 K.Marx : « Introduction à la critique de l'économie politique » 1859

## *Changeons le changement !*

Les temps changent, assurément, et tout aussi sûrement le climat, comme toute chose que notre conscience inscrit dans une *durée*. À bien considérer ces choses qui durent, sous l'angle de leur « *durabilité* », on se convaincra facilement que lorsqu'on juge qu'elles se *dégradent* c'est par métaphore et pour évoquer une perception, un « ressenti » comme dit M. Météo. Ce qui est visé par notre jugement conscient, dans pareil phénomène, c'est précisément la manière dont il évolue dans la durée, au point de le rendre parfois « insoutenable ». C'est le genre de *dégradation* dont on parle à propos du *climat* d'une réunion dont le déroulement fait craindre qu'elle tourne mal.

Et il est vrai qu'en ces temps changeants, les rapports sociaux de production ont pris un tour inquiétant pour les classes moyennes. La peur du déclassement a donc acquis le statut comminatoire qu'on attribue aux perspectives pessimistes mais cependant plausibles. Le *changement* lui-même, naguère si célébré qu'on en était arrivé à élire des présidents sur ce seul programme politique<sup>29</sup> de *changer* « maintenant », ne semble plus avoir la même popularité. Soit qu'il ne change pas grand chose, soit qu'il ne change pas dans le sens souhaité, le changement finit par décevoir. Dès lors que le changement n'est plus ce qu'il était, il ne reste plus qu'une chose à faire : changer *de* changement ou changer *le* changement.

Mais pour changer quoi ?

Dès lors que l'économie, la monnaie, la politique étrangère, le droit social, les services publics, les transports, le logement, le travail, les réglementations commerciales et les normes industrielles ne relèvent plus des compétences que souhaite assumer la classe politique, sinon par de marginales subsidiarités ; dès lors qu'il n'y a plus d'autre choix que d'habiter le capitalisme atlantiste, que reste-t-il à changer qui puisse être changé par des voies politiques ?

Dans ce *climat* de frustration militante croissante, où « *il n'y a plus rien* », et où on ne peut même plus dire à l'écocitoyen : « *Dans le cocktail Molotov, mets du Martini mon petit* » comme le suggérait la logorrhée mélancolique de Léo Ferré ; dans cette dérélition absolue du *Zoon Politikon* il y a quand même encore l'impératif catégorique de

---

29 Un programme qui fut strictement et spectaculairement appliqué à la tête de l'État.

sauver la Planète. Et alors... ensemble, *tout* (re)devient possible car *l'ennemi principal* n'est plus la finance (l'Euro est sauvé et les dernières vaches grecques sont bien gardées), c'est désormais un adversaire plus sournois encore, diffus, mondialisé, qui n'a pas de parti et ne se présente pas non plus aux élections : le *réchauffement* climatique.

Changer le changement de climat semble donc une revendication de bon sens. Elle a d'ailleurs fait l'objet d'un très large consensus. Face à la surchauffe menaçante que provoque au sein des forces productives les contradictions du capitalisme, dans leur phase critique actuelle, les classes moyennes dominantes cherchent à se rafraîchir dans une représentation salvatrice. Il ne faut pas chercher ailleurs la genèse du fétichisme climatique, fondé sur l'extension *planétaire* du *climat* comme métaphore de *l'ambiance*... sociale. Le moment est donc venu des *danses de la Pluie*, et autres rituels œcuméniques incantatoires, concélébrés sur les plus hautes cimes de la conscience durable, par les plus puissants des oligarques de ce monde. Naguère ennemis de la finance ils s'attaquent maintenant au climat, avec le même zèle et avec le concours du Pape et du Dalai-Lama (toujours souriant) et tout l'aréopage du discours dominant, auxquels se joignent, tels des compléments d'objet indirects, des Royal en poltergeist transgenre de l'Abbé Pierre, des Hulot en sœur Emmanuelle décoiffée et des Fabius en belle au bois dormant<sup>30</sup>.

Pourtant ... « *quand le citoyen-écologiste prétend poser la question la plus dérangementante en demandant : “ Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? ”*, il évite de poser cette autre question, réellement inquiétante :

“ *À quels enfants allons-nous laisser le monde ? ”* »<sup>31</sup>

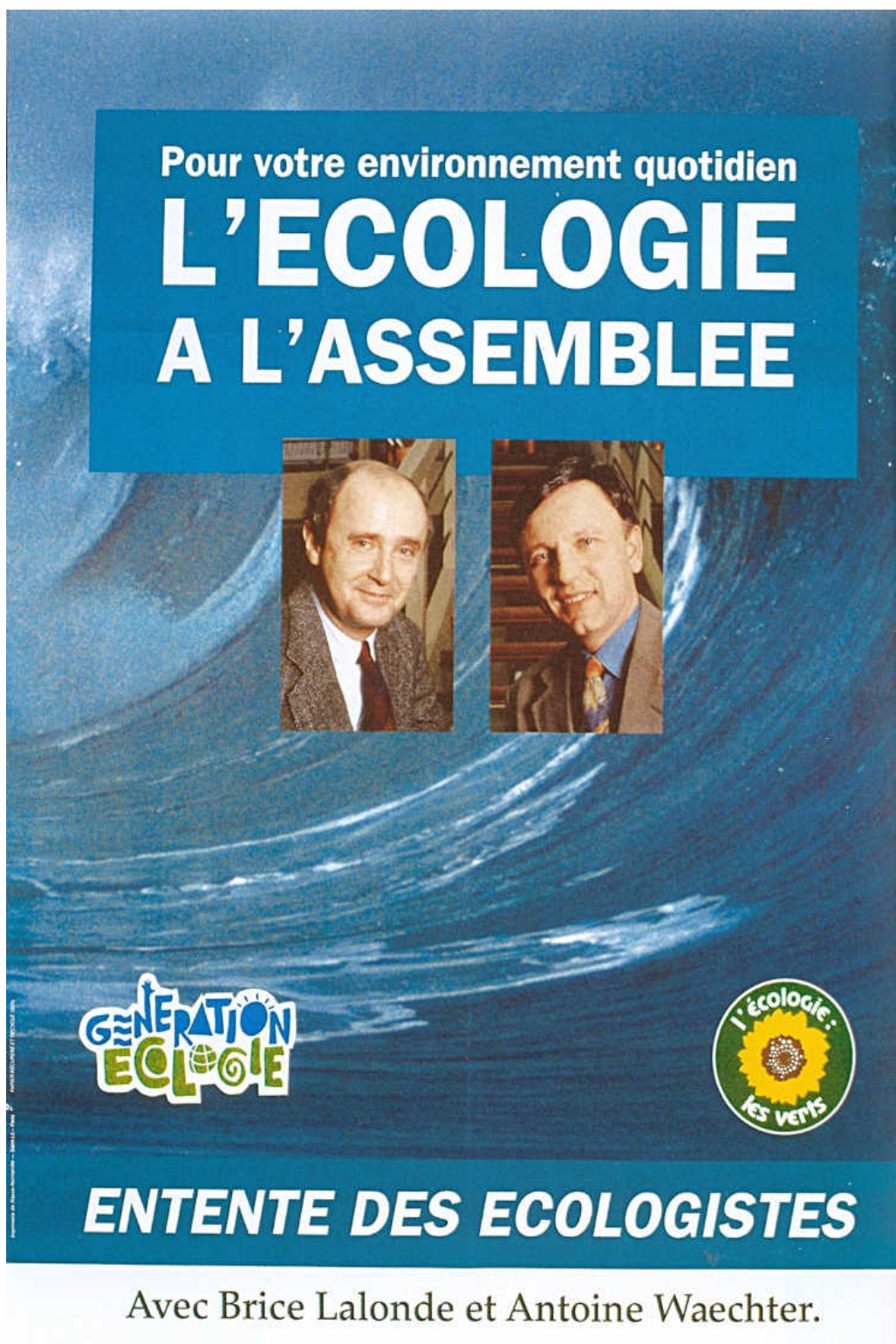
---

30 Toutes métaphores choisies pour attester de notre active participation à la lutte (cruciale) contre les stéréotypes.

31 Jaïme Semprun : « l'abîme se repeuple », éditions de l'Encyclopédie des nuisances







L'Épiphanie de l'écologie politique : Affiche électorale de 1993